Chers frères et sœurs dans le Christ,

Chers membres de l'Association Belge des Amis de Saint Jacques de Compostelle,

En temps normaux, ils sont très nombreux ceux et celles qui s'engagent sur une route qui mène à Compostelle.

Pourquoi le font-ils ?

Pourquoi quittent-ils leur domicile pour une longue marche, seul ou avec des autres ?

Ils le font probablement parce qu'ils désirent, consciemment ou plutôt inconsciemment, découvrir de plus près une, deux ou les trois « terrae incognitae » (terres inconnues) : soi, son prochain et Dieu.

Votre participation à cette messe dominicale, démontre que pour vous, la marche vers Compostelle est aussi liée, explicitement ou implicitement, à une recherche de Dieu.

Ainsi, pour vous, cette marche trouve son origine dans un appel qui fait de cette marche un pèlerinage.

Un appel de la part de Dieu qui peut devenir, avec votre consentement libre, une recherche du Royaume de Dieu, le Royaume des Cieux dont nous parle l'évangile de ce dimanche.

Chacun de nous porte en lui - complexité du cœur humain - l'impérieux désir et l'étrange nostalgie d'un ailleurs.

Ce que nous avons ne nous suffit pas.

L'homme est cet être mystérieux qui ne peut se contenter de ce qu'il est.

Nos racines nous tiennent. Nos ailes nous emportent.

Pour vivre, il nous faut d'autres espaces et d'autres horizons.

Sinon, nous restons captifs d'une terre unique.

C'est une chance inouïe d'être créé en manque.

Je sais : nul n'est contraint au départ, mais celui qui répond à l'appel, a toujours, d'une certaine façon, trouvé l'ailleurs qui lui manque et qui, déjà, l'a saisi et captivé.

Car, oui, c'est comme un appel.

Et tout appel engage un départ.

Pour répondre, il faut quitter ce que l'on a et, plus encore, ce que l'on est.

Il y a donc un manque, une faille, une écharde en chacun de nous.

Cela fait partie de notre condition humaine.

Sans l'absence et le manque qui est au cœur de tout et de tous, nous ne serions pas.

C'est pourquoi la faim est notre lot.

Dieu, Lui, peut vivre sans le miroir que nous sommes.

Il n'a pas créé le monde pour s'y voir mais pour que nous y discernions ses traces.

Ce qui n'est pas Dieu nous est proposé comme autant de barreaux d'échelle.

Ce n'est qu'au sommet qu'on peut la repousser du pied.

La croix - les écharde, les manques, les déceptions, les peines - oui, la croix est notre « scala sancta ».

Si la faim est notre lot, la tentation existe de nous laisser mouvoir, manipuler et séduire par des choses et des affaires extérieures.

Mais un lieu existe où l'on cesse d'être manipulateur manipulé et où tout jaillit d'une liberté.

C'est le grand mystique Eckhart qui dit : « L'homme qui n'est mu que par des affaires extérieures, montre qu'il est mort. On ne vit que dans la mesure où l'on agit par un mouvement intérieur. »

Un mouvement intérieur, un appel au plus profond de nous.

Un appel de la part de Dieu.

Car nous sommes habités ou non. Nous nous laissons habiter ou non.

« Il n'y a pas Lui là et ici toi. Il y a un unique nous » écrit maître Eckhart.

Manque.

Appel, au plus intime de nous.

Départ.

Abraham est appelé « le père de la foi », non en raison de la perfection de ses actes mais parce qu'il a osé partir sur la parole d'un autre, sur la parole de Dieu, à l'appel de Dieu. Partir pour un pays inconnu.

Dans l'épître aux Hébreux nous lisons que nos ancêtres dans la foi « ont confessé qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur la terre » et que ceux qui parlent ainsi « sont à la recherche d'une patrie. »

Toute vie de croyant, de chercheur de Dieu, aboutit, tôt ou tard, à un départ, un pèlerinage.

Toute notre vie a vocation de pèlerinage.

Car nous sommes des passagers sur cette terre.

À la recherche d'une patrie, à la recherche du Royaume des Cieux.

Partir par exemple pour Compostelle, cela peut être vécu comme une période condensée de notre condition humaine sur cette terre.

Ce qui est très caractéristique pour le pèlerinage à saint Jacques de Compostelle, c'est bien la marche.

Marcher est le propre de l'homme, du moins dans ses motivations.

Car pour l'homme il ne s'agit pas seulement de mettre un pied devant l'autre pour se déplacer.

L'homme peut donner à ce mouvement une signification, il l'habite, il s'y construit.

« L'humanité a commencé par les pieds » a pu dire l'ethnologue André Leroi, tant la station debout et la marche bipède semblent caractériser l'homme et lui donner sa dignité.

L'homme, créé par Dieu pour soumettre la terre, pour être maître « des poissons de la mer, des oiseaux du ciel et de tous les animaux qui vont et viennent sur la terre » est l'homme debout, à l'image et ressemblance du Créateur.

Et il va à la découverte du monde qui l'entoure.

Notre expérience quotidienne la plus banale nous le dit : chaque matin, peu après le réveil, nous nous levons, retrouvant ainsi la position debout.

Et aussitôt nous marchons.

Il y a des déplacements utilitaires (par exemple pour faire notre toilette).

Il y a des déplacements indispensables à la vie familiale et professionnelle.

Certains métiers se pratiquent à pied (les facteurs, par exemple).

On peut flâner, déambuler sans savoir où l'on va.

On peut marcher par choix et par plaisir.

Plus exigeante est la randonnée qui, par la condition physique qu'elle suppose, demande à être préparée.

Du fait de ses exigences, elle procure de vrais plaisirs : victoire sur soi par l'effort fourni, contemplation des paysages traversés, réflexion du fait de la « rupture » qu'elle représente. Mais, plus encore que la randonnée, c'est le pèlerinage à pied qui permet de rencontrer soi-même, les autres et Dieu. Ces trois « terrae incognitae ».

Je sais : on peut marcher pour défendre une cause, mais le plus souvent le pèlerinage n'a pas cette dimension de revendication : à la différence de la « manifestation », il est intérieur, spirituel.

Il arrive souvent que des pèlerins de Compostelle racontent ensuite la réelle transformation de leur personne...

C'est que marcher n'est pas anodin.

Le pape François ne cesse d'ailleurs de nous rappeler que le chrétien doit toujours marcher.
Car, dit-il, « l'homme est par essence un pèlerin, un cheminant ou un chemineau du désir et être chrétien, ce n'est au fond rien de plus que de l'avoir compris, assumer cette condition et en vivre. »

Toute marche nous rappelle ainsi que notre existence même est en marche, en devenir.
Le chrétien sait qu'il va vers sa véritable patrie, sa patrie céleste.

A vous cher frère ou chère sœur dans la foi, je dis : allez, marchez jusqu'au bout.
Jusqu'au bout dans votre recherche de vous-même et de Dieu en qui nous sommes tous des frères et des sœurs.

Jusqu'au bout dans votre recherche du Royaume des Cieux.

Et ne nous décourageons pas.

Car, alors que dans la parabole du trésor caché dans le champ, c'est le trésor du Royaume qui se laisse découvrir par le chercheur infatigable, dans la parabole du filet, c'est le poisson, que nous sommes, qui se fait prendre.

Ainsi, le Royaume de Dieu est à la fois ce que nous cherchons mais aussi celui qui nous cherche.
Il est à la fois ce trésor pour lequel, à cause de notre manque, nous devons nous dépenser et en même temps, ce filet qui va nous saisir sans que nous l'ayons prévu.

Nous le cherchons mais Lui aussi nous cherche !

Il se donne mais c'est Lui aussi qui nous prend.

Dans l'apparente contradiction de ces deux images du trésor et du filet, Jésus nous dévoile en fait l'étrange aventure qui se joue, depuis la nuit des temps, entre Dieu et nous, entre le Créateur et sa créature.

Si nous sommes sans cesse en quête d'un insaisissable bonheur qui nous pousse à creuser tous les champs du monde, sans parfois trop savoir ce que nous cherchons, Dieu, par contre, sait ce qu'il cherche.

Le cri lancé par Dieu au jardin de la Genèse : « Adam, où es-tu ? » continue de résonner dans notre temps, comme depuis les origines du monde.

Le Royaume est donc à la fois Celui que nous cherchons et Celui qui nous cherche.

Chère sœur, cher frère,
marche.

Tu es né pour la route, celle du pèlerinage.

Un autre marche vers toi et te cherche.

Il peut être ta paix et ta joie.

Va, déjà, Dieu marche avec toi.

Amen.